

Louis de Robert, témoin de son temps (1871-1937)

Philippe de Robert

Si les gentilshommes verriers sont quelque peu connus, c'est plutôt en raison de leur passé collectif que de la célébrité de l'un des leurs. Comme exceptions à cette règle, à peine peut-on mentionner au siècle dernier - sans parler du maréchal Soult - les Verbigier-Saint-Paul et les Granier-Cassagnac, qui se distinguèrent dans la politique bonapartiste, et plus près de nous le chansonnier Saint-Granier. En littérature, c'est un Robert dont le nom reste inscrit, à plus juste titre peut-être, dans les annales nationales : son œuvre, qui a retenu en son temps l'attention du public cultivé, mérite aujourd'hui encore d'être découverte ou revisitée, et sa vie, mêlée à celles de grands écrivains du début du siècle et marquée par l'épreuve, ne peut laisser indifférents ses lointains cousins.

La lignée de Louis de Robert-Lédergues remonte à la souche ariégeoise de Gabre et Serre de Cor, avant d'émigrer au XVII^e siècle vers l'Albigeois, d'où elle prendra les nom de Lajeuzan et de Saint-Palavy, puis vers le Quercy, et dès le XVIII^e vers le Rouergue, d'où elle prendra les noms de Reilhac, de Loupiac et de Lédergues. Ces branches devaient s'éteindre dans les premières décennies de notre siècle, les cousins et cousines de Louis (dont deux religieuses) restant célibataires ou sans descendance, et lui-même demeurant sans doute le dernier à porter ce nom.

Son père avait quitté l'Aveyron et le pays minier d'Aubin pour Paris, sans guère de ressources, et mourut alors que son fils unique, né en 1871 pendant le siège de Paris, n'avait que douze ans. Très sensible, souvent révolté par le monde des adultes, Louis doit commencer très tôt à gagner sa vie comme gratte-papier, mais il réussit à prendre pied dans le journalisme grâce à une chronique littéraire publiée, sous le pseudonyme d'Henri Clerge, dans l'*Écho de Paris*. Il a vingt ans.

Une interview difficilement obtenue de Pierre Loti, lors de son élection à l'Académie, lui vaut la sympathie de l'écrivain qui l'invite à Hendaye, où il découvre le Pays Basque en même temps que la délicatesse de son hôte. Comme celui-ci lui demande ce qu'il pense de *Madame Chrysanthème*, Louis répond simplement :

- Ce n'est pas mal.

- Pas mal, reprend Loti... C'est une justice à vous rendre, vous n'êtes pas flatteur.

Dans la suite de la conversation, Louis vient à lui demander :

- En somme, êtes-vous heureux ?

- Comment pouvez-vous me demander cela, répond Loti, si vous avez compris une seule ligne de ce que j'ai écrit ?

Désolé de sa double maladresse, Louis lui fait un petit mot :

"Ce que vous m'avez dit et surtout ce que je devine de votre tristesse me poursuit et m'afflige. Excusez-moi, je suis un peu stupide ce soir, mais j'ai besoin de vous dire que je suis votre ami et que je n'oublierai jamais combien vous avez été bon pour moi."

A peine l'a-t-il reçu, Loti vient frapper à sa porte et lui tend la main avec un sourire affectueux :

- J'ai voulu vous remercier. Moi aussi je suis votre ami.

Introduit dans le monde littéraire, Louis de Robert va écrire et publier en 1893 son premier roman, *Un Tendre*, en partie inspiré par un amour déçu pour la chanteuse Yvette Guilbert. Le jeune homme participe à la fondation d'un nouveau quotidien parisien, *Le Journal*, aux côtés de Maurice Barrès, François Coppée, Jules Renard et d'autres célébrités du moment, tout en nouant des liens plus personnels avec Alphonse Daudet et surtout avec Emile Zola, lequel s'était inspiré des émeutes des mines d'Aubin pour écrire *Germinal* et auprès de qui il participe aux soirées de Médan. Il continue à publier à un rythme soutenu des romans psychologiques : *Papa* (1896), *L'anneau* (1897), *L'envers d'une courtisane* (1898), *Le partage du cœur* (1899), *Le mauvais amant* (1900). Mais deux événements graves vont marquer puis interrompre la carrière de ce jeune auteur qui commençait à se faire un nom dans les salons littéraires de la Belle Époque.

Condamné en 1894 au bagne à perpétuité pour espionnage sur la base de documents falsifiés, le capitaine Dreyfus est défendu par quelques amis convaincus de son innocence, qui demandent la révision du procès et réussissent à y intéresser quelques personnalités, notamment Jaurès et Zola. Celui-ci publie le 13 janvier 1898 dans *L'Aurore* une lettre ouverte au Président de la République intitulée *J'accuse* : le mois suivant, il est condamné à un an de prison à l'issue d'un procès qui soulève les passions. Louis de Robert, qui s'est rangé sans hésiter au côté de ceux qui militent pour la justice, fait partie des dix amis de Zola, parmi lesquels Clemenceau et Jaurès, qui l'entourent après le verdict, tandis qu'au-dehors la foule profère des menaces de mort, et qui lui donnent l'un après l'autre l'accolade. Jaurès savait-il ce jour-là qu'il avait à ses côtés le cousin d'un de ses amis d'enfance, camarade de classe au collège de Castres, Arthur de Robert, alors pasteur à Saint-Amans, et que tous deux descendaient de ces verriers dont lui-même soutenait les successeurs à Carmaux et Albi ?

Toujours est-il que c'est dans le contexte de l'affaire Dreyfus que Louis de Robert rencontra Marcel Proust, qu'il devait présenter au colonel Picquart. "Il avait, écrit-il, embrassé la cause du condamné avec une ardeur, une passion, un courage que j'estimais parce que je savais combien ses convictions risquaient de lui nuire auprès des gens du monde dont il faisait, à cette époque, grand cas". Proust n'avait alors publié que *Les Plaisirs et les Jours*, où Louis avait su discerner les germes d'une grande œuvre, et ce fut entre ces deux jeunes gens du même âge, également sensibles et passionnés, le début d'une amitié qui ne devait jamais se démentir.

Plus grave fut l'atteinte de la maladie : frappé à 29 ans d'une pneumonie tuberculeuse qu'il croit tout d'abord mortelle et qui le laisse très affaibli, Louis doit cesser ses activités et abandonner la vie de la capitale pour aller se soigner en Suisse puis à Cambo. Le voici à nouveau dans le Pays Basque, où il sympathise cette fois-ci avec Edmond Rostand, de trois ans son aîné, mais célèbre et riche grâce aux triomphes de *Cyrano* et de *L'Aiglon*, qui découvre près de Cambo le site d'Arnaga dont il va faire un célèbre domaine.

Après dix années de silence qui l'ont fait un peu oublier, Louis de Robert va publier en feuilleton dans *Le Figaro* son *Roman du Malade*. Il débute ainsi :

“Êtres valides, quand un malade lève les yeux sur vous, c'est dans son ardent regard qu'il vous faut saisir tout le prix de votre santé.

Hier, j'étais un homme comme les autres. J'appréciais peu mes courtes joies et donnais de l'importance à mes plus négligeables soucis; je méconnaissais la vie, je me plaignais qu'elle ne servît pas assez docilement mes intérêts, mon ambition ou mes plaisirs; je me croyais malheureux parce que le moindre de mes souhaits tardait à se réaliser et je ne soupçonnais pas que je portais en moi sous la peau, le plus précieux de tous les biens, le premier, celui sans lequel on ne peut goûter aucun autre. Aujourd'hui je suis étendu sur un lit, consumé par la fièvre, sous l'œil d'une garde-malade silencieuse, sentant derrière la porte l'inquiétude de ma mère qui rôde. Et je pense simplement ceci : j'ai trente ans et je vais mourir.”

Il suscite immédiatement l'admiration de lecteurs de marque. Colette, qui vient de publier *L'Ingénue libertine* et *La Vagabonde*, lui écrit :

“Le feuilleton d'hier (nous sommes mercredi) et celui d'aujourd'hui, nous n'en pouvons parler ici sans émotion. *Vivre ignoré des hommes*, je voudrais pour je ne sais combien avoir écrit ces lignes. Ne croyez pas à l'envie, je ne sais pas ce que c'est. Mais il se pourrait bien que je devienne un peu plus timide devant vous parce que je vous admirerai davantage... Soyez heureux, ce sera votre plus beau livre. J'en ai une certitude qui n'admet pas la discussion. On ne devrait écrire qu'après avoir été très malade ou très malheureux ou très amoureux (c'est la même chose).”

Le roman est édité chez Fasquelle en 1911, avec une dédicace à Pierre Loti, “l'incomparable peintre des crépuscules et des grandes ombres de la mort”. Il reçoit aussitôt le prix Fémina. Il sera réédité chez Flammarion en 1921, et encore récemment en 1989, aux Éditions du Rocher avec une préface de Jean Chalon.

Depuis longtemps sans nouvelles de Proust, Louis reçoit alors de lui cette lettre :

“Pour vous mettre au courant des années passées depuis que nous ne nous sommes vus, ma vie a bien changé, j'ai perdu tous ceux que j'aimais, ma santé s'est définitivement ruinée et voilà une dizaine d'années que je suis alité, me levant quelques heures une fois par mois à peu près, ne voyant personne, pas même mon frère, n'ouvrant jamais une fenêtre ni un volet, ne mangeant pas.

Peut-être penserez-vous que j'étais par tout cela le lecteur élu du *Roman du malade*. Hélas ! il m'avait fait pressentir que la vie n'avait pas été meilleure pour vous. Mais puis-je dire qu'elle a été mauvaise, puisqu'elle vous a permis de faire un si beau livre ? Vous savez que j'ai toujours eu un grand goût pour votre talent, mais, cette fois-ci, je ne dirai pas que vous vous êtes dépassé vous-même, car les livres, comme les jets artésiens, ne s'élèvent jamais qu'à la hauteur d'où ils sont descendus, mais vous avez su mettre dans la lumière toute cette crête suprême qui était invisible jusqu'ici et qui est votre sommet et votre couronnement. Et pour ceux qui, comme moi, croient que la littérature est la dernière expression de la vie, si la maladie vous a aidé à écrire ce livre-là, ils penseront que vous avez dû accueillir sans colère la collaboratrice inspirée.”

Comme le remarque Louis de Robert en citant cette lettre, Proust semble

par ces mots se dépeindre lui-même. Il a déjà projeté et commencé à rédiger sa grande œuvre *A la recherche du temps perdu*, et il va confier à son ami le manuscrit du premier volume *Du côté de chez Swann* pour avoir son avis, écouter et discuter ses suggestions, lui demander son appui auprès des éditeurs. Louis, discernant aussitôt l'originalité et l'importance de cette œuvre, encourage vivement Proust mais ne réussit pas à faire accepter le manuscrit par une grande maison d'édition : on le trouve trop compact, le livre serait invendable. Proust devra le faire éditer à compte d'auteur chez Grasset. Ce n'est qu'après la guerre que viendra le succès avec *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, publié par Gallimard en 1918, qui recevra le prix Goncourt.

Les deux hommes restèrent très proches, comme en font foi les extraits de leur correspondance que Louis de Robert publia en 1925, après la mort de Proust, et qui furent réédités chez Gallimard en 1969 sous le titre *Comment débuta Marcel Proust...* On y voit en particulier avec quelle délicatesse celui-ci prend à cœur la tristesse de Louis, affecté aux abords de la cinquantaine par une nouvelle déception amoureuse :

“Vous me dites que vous vous trouvez vieux. Cher ami, vous croyez donc au temps ? Vous avez vécu de tristes jours comme en ces années où avril est glacial. Votre printemps, votre santé, votre bonheur interpolés et tardifs n'en seront que plus délicieux. Quant à ce que vous dites d'être blanchi, je voudrais vous montrer des vieillards, ceux-là, et qui n'avaient pas comme vous le prestige et le charme de la pensée et du talent, aimés jusqu'à la folie par d'éblouissantes jeunes femmes qui repoussaient tous les jeunes gens.”

La suggestion devait se révéler prémonitoire, comme on le verra. Mais plus émouvant est le message d'un Proust unissant, à l'approche de la mort, l'œuvre de son ami à la sienne :

“La dernière pensée du malade sera pour le premier ami de Swann.”

Après quelques romans qui n'eurent pas le succès du précédent, Louis de Robert écrivit et publia en 1924 chez Albin Michel les *Paroles d'un Solitaire*, recueil de souvenirs et de réflexions dont l'austérité en fait un écho du *Roman du Malade* et qui sonnent comme un testament. En voici la conclusion :

“Lorsque dans ma chambre il se fera un grand silence et que le médecin en descendant l'escalier baissera la voix pour dire à la personne qui le reconduira : “C'est fini. Il n'y a plus d'espoir”, je voudrais qu'il ne me vint aux lèvres que des paroles de sagesse, de bonté et d'amour, comme le rosier qui va mourir donne une dernière rose.”

Depuis sa maladie, Louis avait quitté Paris pour Sannois, aujourd'hui dans le Val d'Oise, qui représentait à l'époque un cadre champêtre. Il y vivait retiré en compagnie de sa mère, qui l'entourait de soins vigilants, et d'une cousine, Eugénie de Robert, institutrice venue de l'Aveyron pour passer sa retraite auprès d'un cousin pour lequel elle nourrissait admiration et affection. C'est là que, la cinquantaine passée, il rencontra une jeune fille de trente ans sa cadette, Jeanne Humbert, avec qui il noua une idylle vivement combattue par les deux femmes qui l'entouraient. Il l'épousa malgré leur opposition et connut ce printemps tardif que lui avait prophétisé Proust. L'inspiration lui revint, il publia quelques romans où il retrace l'aventure qu'il venait de vivre : *Ni avec toi ni sans toi*, publié

chez Flammarion en 1927, suivi du *Journal d'un mari*, et de *La rose et le cyprès*, puis en 1936 *Trop belle*, ainsi qu'un essai littéraire (*De Loti à Proust*, 1928) et un recueil de pensées (*De l'amour à la sagesse*, 1930) où l'on trouve celle-ci :

“Le tutoiement voluptueux au début de l'amour surprend et charme l'oreille et met entre deux êtres comme un peu de nudité.”

Ce couple étonnant connut quelques belles années, dont Jeanne de Robert, qui devait survivre plus de cinquante ans à son mari, se fait l'écho dans un précieux volume de souvenirs intitulé *Le cœur a ses raisons* (deuxième édition, 1991). Dès 1936, Louis, inquiet devant les succès du franquisme et du nazisme, s'attendait à une nouvelle guerre. Il ne la verra pas, terrassé par une hémiplégie à l'automne 1937.

Il s'était souvent posé loyalement, sans parvenir à y répondre, la question de Dieu :

“Qui plus que moi souhaite qu'il existe ? Dans quelle poitrine bat un cœur mieux fait pour le comprendre et pour l'aimer ? Ah ! que je voudrais croire qu'il est là, qu'il me voit, que sa pitié m'assiste et qu'au terme de la vie il me recevra dans ses bras ! Qu'il me serait doux de l'appeler mon père !”

Lucide sur lui-même et sur son œuvre, sincère, généreux, Louis de Robert a pleinement assumé son destin d'homme et sa vocation particulière d'écrivain dans un siècle tourmenté :

“J'écris, disait-il, pour ceux que la vie, le mal ou l'amour ont blessés, pour ceux qui portent au côté gauche une langueur secrète...”



Création des verriers :

Pascal GUERNIC - Allain GUILLOT - Pavel KIRZDORF - Paul BORDREUIL